



enfances à lire

Angel Vazquez, traduit de l'espagnol
par Selim Cherief :

La Villa d'été

Rouge inside, 2010

135 pages

13 €

ISBN 978-2-918226-03-1

« Le monde est immense » se répète Gabrielito tout en suivant le vol d'un oiseau-mouche. C'est ce que lui a dit Manolo, le pêcheur de Gibraltar qui vient tous les soirs rendre visite à sa mère. Peut-être cherche-t-il à s'en convaincre, car ce n'est sûrement pas l'impression que lui donne ce petit carré d'herbe brûlée agrémenté de trois plants de géranium et d'un pin à quoi se résume son terrain de jeux. Il va sur ses neuf ans et passe l'été seul avec sa mère, Teresa, dans une maisonnette de deux pièces louée sur les hauteurs de Tanger. Il n'a bien souvent pour compagnie que Paulita, la poule blanche. Les journées passent lentement et se ressemblent toutes. Parfois, un événement vient rompre leur cours habituel, enchantant la solitude de Gabrielito : des courses à faire dans la ville, l'arrivée du vent d'Est, un chiot offert par Manolo, un dimanche passé tous les trois à la plage. Les rapports entre la mère et son fils s'apparentent à ceux d'un couple. Alternativement, le garçon d'une nature très sensible et pleurant aisément cherche à se faire dorloter, puis, soudain « faisant l'homme », se met à rassurer sa petite maman, « pas une bécasse comme les autres », qui se révèle aussi esseulée et fragile que lui, se donnant le plaisir de la protéger à son tour. « Quand je serai grand, je serai marin et je te ramènerai la Grande Ourse ; mais là je tombe de sommeil ». Certes, il le sait, il ne peut supplanter Manolo, « l'homme du crépuscule » au visage buriné. Aussi, de petits accidents sont-ils parfois bien venus qui attirent l'attention sur lui : « il se rappela le jour où il s'était enfoncé un morceau de verre dans le pied : quelle journée merveilleuse. Rien de tel que d'être malade pour se faire dorloter, soupira-t-il, inspirant profondément l'air de la nuit ».

Puis il fait une découverte qui va occuper ses pensées et ses journées : la maison d'en face, une belle villa de trois étages avec un vrai jardin cette fois, un étang et des fleurs, un château-fort se dit aussitôt Gabrielito. L'habite la mystérieuse Herminia, silhouette blanche et immatérielle reposant dans un fauteuil en osier tout semblable à un trône ; elle a quatorze ans et se dit très malade ; elle devient son amie secrète. Il la fait rire par ses réponses incongrues et ses suggestions naïves. Elle lui fait visiter sa maison silencieuse et triste, aux meubles recouverts de housses, et lui livre quelques secrets de famille. L'insolation qui frappe soudain Gabrielito interrompra ce rêve éveillé. Un personnage nouveau fait alors son apparition, le père d'Herminia, qui explicite, dénoue les situations, expose très prosaïquement l'histoire des habitants de cette villa et finit par apprendre à Teresa l'arrestation de Manolo pour trafic d'armes, ramenant ainsi tout le monde – personnages et lecteurs à la fois – à la réalité, les précipitant à nouveau dans le temps qui court. Avec l'été qui s'achève et la dissipation de son atmosphère d'immobilisme, c'est le point de vue de l'enfant qui s'est définitivement perdu. Gabrielito s'absente du récit parce qu'alité, dirait-on, et ce sont deux adultes qui parlent désormais, le père et Teresa, échangeant leurs impressions : « Vous savez, les enfants nous jugent toujours suivant les lois de leur propre monde. Et dans le monde des enfants, il n'y a pas de place pour la pitié. Ils exagèrent en tout, se moquent de tout, même des choses les plus graves... ». Mais tous finissent par s'éclipser, comme d'une scène de théâtre. Ne demeure que la maisonnette, vide, attendant ses nouveaux locataires et de nouveaux destins. Ainsi que la poule blanche Paulita qui furète dans les coins et vient picorer dans le placard de la cuisine quelques reliques : un pot de confiture et le petit bonnet de coton rose en forme de gland confectionné par Teresa dans les chutes d'une de ses robes (honné par Gabrielito qui lui aurait préféré une casquette), vieille peau dont s'est défait lentement cet enfant qui grandit. « Vivre, c'est naître lentement » écrivit Saint-Exupéry : c'est l'épigraphe qu'a choisie Angel Vazquez.

Ce petit roman fut publié en 1956 qui est précisément la date où la ville de Tanger perdit son statut de Zone Internationale pour être rattachée au Maroc. Ce n'est pas le moindre charme de ce texte que de nous distiller un peu de l'atmosphère tangéroise, son cosmopolitisme ambiant (les enfants qui se baignent parlent espagnol, français, italien, anglais), de redonner vie aux années cinquante : l'électroménager à ses débuts, la vaisselle en plastique des vacances, les illustrés américains, les couleurs trop vives des photos des magazines et des publicités pour les biscuits Crawford, les catalogues de vente par correspondance... Mais 1956, c'est aussi la fin d'un certain âge d'or, et le rêve brisé de beaucoup d'Espagnols. Angel Vazquez, né à Tanger en 1929, quitte sa ville en 1965 pour une Espagne qui l'ignorera toujours, où il vivra seul et dans la misère (il meurt en 1980, après avoir brûlé ses manuscrits). C'est là qu'il écrira son chef-d'œuvre *La Chienne de vie de Juanita Narboni*, long monologue d'une femme qui court après sa jeunesse, persifle, ressasse, dément, geint et rêve dans une langue hybride faite d'espagnol populaire, de hakétia (espagnol des Juifs séfarades marocains), pimentée de mots arabes et d'expressions françaises, un fatras de pensées bariolées devenant peu à peu l'écho de la ville, ou bien même son allégorie (paru chez Rouge inside en 2009).

Pour ne pas quitter Tanger – et il est facile de le faire par le biais des livres : la ville hante les œuvres de Mohamed Choukri, Tahar Ben Jelloun, Juan Goytisolo, Paul Bowles –, on ne peut que conseiller de lire ou relire *Au Grand Socco* de Joseph Kessel qui vient d'être réédité dans la collection « L'Imaginaire » chez Gallimard. Vous retrouverez au pied du vieux Tanger, sur la place du marché, au milieu des éventaires misérables, parmi les charmeurs de serpent et les écrivains publics, Bachir le conteur aux deux bosses, gamin des rues – on ne peut lui donner d'âge, peut-être a-t-il dix ans, peut-être quatorze – qui chante comme un ange et subjugué la foule par son don de parole, sachant la tenir en haleine. Bien des personnages se succèdent dans ses histoires, mais celui qu'il préfère entre tous est ce petit

âne blanc « pour qui il fut saisi tout de suite d'une amitié qu'on ne peut pas imaginer pour une bête » (l'histoire a jadis été extraite du recueil ainsi que trois autres pour être éditées en Folio junior), sur lequel il grimpera pour s'en aller visiter le monde.

Françoise Le Bouar